

Ciné.



Une exclusivité CINÉ-MONDIAL :
Corinne LUCHAIRE
à Paris.

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 38 - 15 Mai 1942

Gusti Huber et
Wolf Albach-
Retty dans "La
Perle du Brésilien", un film co-
mique et policier
actuellement au
Marbeuf.

Production Bavaria
Photo Tobis.





Entre
"M^{lle} d'Espérance
et
"Monsieur la Souris"
MARCEL ACHARD
mène la vie
de famille



Partie de cache-cache auprès du domicile de Marcel Achard ! L'auteur de "Jean de la Lune" a déposé ses poursuivants.

MARCEL ACHARD est un homme distrait. L'histoire que je vais vous conter (et dont je garantis l'authenticité), a précisément pour point de départ la fameuse étourderie de Marcel Achard. Pour vous en faire revivre les péripéties comme je les vécus moi-même, voici, telles qu'elles furent prises, mes notes sténographiées :

9 h. 30 - Un bel immeuble dans une petite rue calme, près de la Chambre des Députés. Deux messieurs arrivent en coup de vent ; simultanément, leur main droite se tend vers le bouton de sonnette. Alors seulement, ils se regardent, puis se reconnaissent.

- Georges Lacombe !
- Christian Jaque !
- Je vais chez Marcel Achard...
- Moi aussi...
- Ils entrent.

9 h. 45 - Penchés au chevet de notre auteur, les deux metteurs en scène attendent qu'il se réveille. Enfin, celui-ci ouvre les yeux. Minuts pathétique où l'amitié triomphe :

- J'ai horreur d'être éveillé en sursaut... surtout à l'aube ! Puis :
- Et d'abord, pourquoi êtes-vous venus ?
- Pour mettre au point « Mlle d'Espérance », tu m'as donné rendez-vous, dit Christian Jaque.
- Nous devons tra-



Georges Lacombe a enfin accaparé l'auteur dramatique...

vailler au dé-
courage de
« Monsieur la Souris »,
murmure Lacombe...

10 h. 30 - Assis sur la baignoire dans la salle de bain, Lacombe et Marcel Achard s'entretennent de « Monsieur la Souris », un roman de Simenon, dont Achard assure le découpage et les dialogues.

Pendant ce temps, Christian Jaque boude. 11 h. - Profitant d'un instant de distraction de Lacombe, Christian Jaque s'est emparé de notre auteur. J'entends beaucoup parler de la « Demoiselle de Panama ». De la bouche de Christian Jaque, qui a retrouvé toute sa vitalité, les périodes éloquentes, les métaphores fleuries ne cessent de couler...

- On tournera en Afrique du Nord... Je verrais très bien Carotte, Aimé Clariond, Bernard Blier, Coédel dans la distribution... Oui, oui, El Kantara ressemble étonnamment à Panama...

...Durant quoi, Lacombe, froissé, feint de s'intéresser au bain qui coule...

14 h. - Pendant tout le déjeuner, les deux metteurs en scène ont parlé en même temps. Marcel Achard, lui, ne disait rien.

Seulement, lui, il a bien déjeuné. De 15 à 21 h. - Le manège continue. Rien à signaler, sinon, vers 16 heures, une tentative de fuite de l'auteur, promptement rejoint.

23 h. - Ça y est ! Marcel Achard les a eus « à la fatigue ». Il les a laissés parler, parler, parler... Il leur a fait faire un footing exténuant, mené à une allure de record, il les a empêchés de déjeuner et de dîner... Puis il les a mis au lit.

- C'est curieux, murmure Marcel Achard, je croyais bien que c'était à Marc Allégret que j'avais donné rendez-vous aujourd'hui...
Jean GUIGO.

Mais Christian Jaque, revenu à la charge, gagnera la course aux scénarii.



Bernard LANCRET

Roméo L'Amateur



Il y a quelques années, Bernard Lancret posait pour la carte postale.

QUAND on le voit si calme, si bien élevé, tellement « jeune homme de bonne famille », on a peine à croire que Bernard Lancret fut un enfant très bruyant et parfaitement indiscipliné.

Une manière de petit cancer ingénu et rêveur, dont l'imagination battait la campagne... Lorsque, à l'école de Gonesse, l'institutrice demandait à ses élèves : « Qu'est-ce qu'une vallée ? », un doigt impatient jaillissait au-dessus des têtes perplexes, et Bernard, d'une voix péremptoire, lançait : « C'est une petite colline ! »

De cette inaptitude à vivre dans le mouvement, il lui reste encore quelque chose. Son esprit vagabond s'attarde à une idée, caresse une vision et, souvent en retard d'une phrase, donne à la conversation un tour lunaire d'un charme imprévu.

Ce petit garçon poétique délaissait les mathématiques pour écrire des rondes sur les petits oiseaux. Dans la maison, il choisissait le coin le plus noir et le plus secret et s'y engourdissait des heures entières, tandis qu'autour de lui se multipliaient les appels angoissés. Longtemps, il vécut dans ses rêves avec de grands réveils turbulents.

Il eut une adolescence incroyablement romantique, à une époque où le surréalisme bousculait toutes les conceptions. Il avait encore du cœur quand ses camarades commençaient à n'avoir que des nerfs. C'était un jeune homme inquiet de son âme, qui ne voyait pas qu'autour de lui on ne s'occupait que d'aiguiser l'instinct et d'appareiller enfin débarrassé des contraintes.

Bernard Lancret, au contraire, ne songeait guère à se libérer. Son éducation, très bourgeoise, très religieuse, l'enfermait dans un gangue qu'il mit des années à percer. A l'âge de quatre ans, il perdit son père, tué à la guerre ; quelques mois plus tard, sa jolie maman mourut, à vingt-six ans...

Le petit Bernard fut élevé par ses grands-parents, et les chimères que nourrissait son imagination frémissante furent souvent suscitées par une aïeule adorable et riche en souvenirs. Pendant des heures, elle racontait les magnifiques voyages qui la menèrent à travers le monde, au temps des tzars et des calèches.

Chez l'enfant émerveillé surgissait un besoin de connaître, un

...Aujourd'hui c'est un visage virilisé et pensif que nous offre l'écran.



Photo Mano et Harcourt.

appétit de sensations qui se heurtèrent très vite aux préjugés familiaux d'abord, à l'influence de ses directeurs de conscience ensuite. Bernard Lancret dut se plier à la règle du jeu bourgeois et le fit sans contrainte d'ailleurs.

Mais la chance veillait... Un après-midi de ses dix-neuf ans, à la fête annuelle du lycée Bossuet, il jouait, en qualité d'ancien élève, « Les Grands Garçons », de Paul Géraudy. Madeleine Renaud, dont le jeune fils était en pension à Bossuet, assistait à la représentation, en compagnie de Pierre Bertin. Lorsque le rideau tomba, elle se mit à la recherche de Bernard Lancret et, l'ayant rencontré, lui dit ces simples mots :

- Alors, vous continuez ?
Ce fut, pour notre futur jeune premier la phrase historique qui décida de son destin. Comme il ne demandait qu'à « continuer », Bernard Lancret s'arrangea pour étouffer, sous les garanties les plus honorables, les scrupules moraux de ses grands-parents et les siens propres.

- Quand je pense, dit-il en évoquant ce passé si proche encore, qu'une vie respectable me paraissait incompatible avec le métier d'acteur ! J'allais même gravement faire part de ces soucis à Pierre Bertin !

Et Bernard Lancret d'ajouter : « Ce que je pouvais être idiot ! ». Une carrière officielle fut décidée pour apaiser tant d'angoisses. Le Conservatoire avec, au bout, l'espoir d'entrer à la Comédie-Française. Tout le côté Faubourg-Saint-Germain de la famille n'en ferma pas moins ses portes avec éclat.

- Maintenant, ils viennent me demander des places, conclut-il philosophiquement.

Le cinéma vint bousculer ses sages projets. Après quelques mois de Conservatoire, Bernard Lancret pénétra dans les studios.

Au milieu d'un monde artificiel et disparate, ce jeune homme timide, secret, mais plein de gentillesse, déroute un peu. On trouvait inouï qu'il continuât d'habiter avec sa grand-mère et sa sœur un appartement tout feutré de souvenirs ; on s'étonnait que ce jeune premier ignorât les tailleurs chics et les chemises sur mesure ; on ne comprenait pas que jamais une femme ne lui tint compagnie, si ce n'était des cousines ou des amies d'enfance, jeunes filles au visage sans fard et au maintien réservé.

Mais tous ceux qui jugent les êtres sur la qualité de leur âme aimaient très vite Bernard Lancret et recherchaient une amitié d'ailleurs lente à se donner.

La guerre éclata. Ce fut, pour le simple petit canonnier qu'il était, l'occasion de se mêler à des hommes de toutes les classes et de sentir auprès d'eux la grande leçon de la vie.

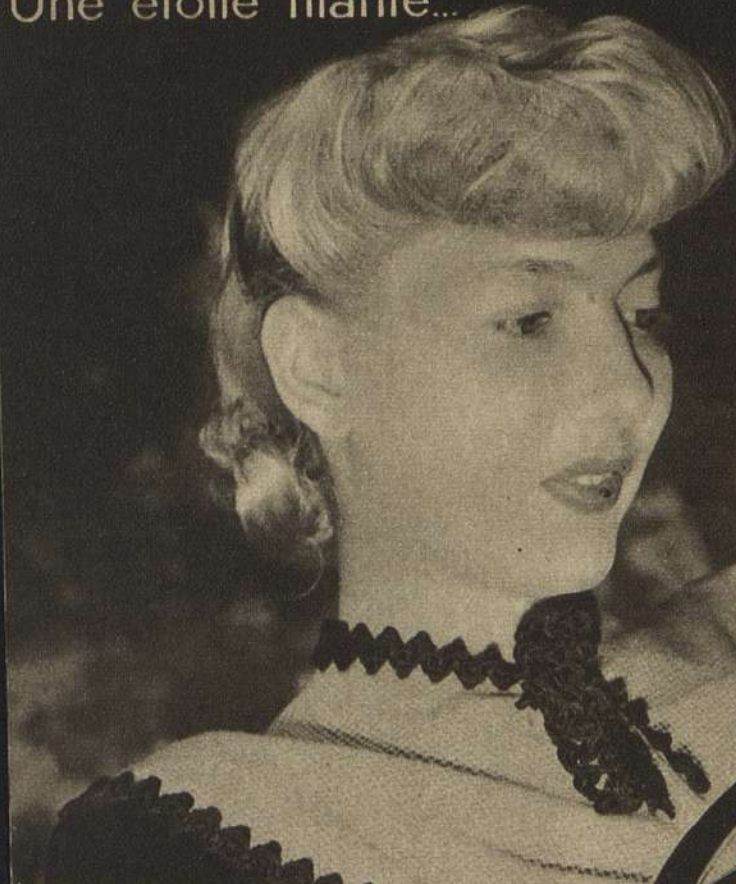
Démobilisé, Bernard Lancret était devenu tout autre. Plus libre, plus audacieux et comme virilisé par l'épreuve, son visage ayant perdu cette joliesse de carte postale qui le faisait enrager si fort, Lancret crevait presque d'un seul coup, mais après un long travail d'amenagement, l'enveloppe qui, jusqu'alors, l'avait empêché de s'épanouir.

Maintenant, il est en pleine forme physique et morale, impatient de vivre, de prouver tout ce qui bouillonne en lui de possibilités et de désirs.

Et, pour lui permettre de se manifester pleinement, la chance, sous les traits de Jany Holt, vient lui offrir le plus beau rôle de toutes les carrières de jeune premier : Roméo !

La saison prochaine, Bernard Lancret interprétera au théâtre l'immortel amant de Vérona, auprès d'une Juliette à qui Jany Holt restituera enfin son vrai visage dévoré de passion.
Frédéric STANE.

Une étoile filante...



Corinne. — Tu veux connaître l'histoire du "fil d'ange"?
Mairaine. — Oh! raconte vite, Mairaine!

Corinne est venue et déjà repartie

CORINNE, cette petite fille bondissante, cette capricante petite fille, avait disparu de Paris. On a beau être étoile, on n'en est pas moins, quand on danse dans un rayon de projecteurs, soumis à la pesanteur. On a beau posséder tous les dons et aimer à la passion la vie, il arrive que la nature nous assagisse malgré nous, mais impérieusement.

Corinne, depuis des mois, vivait loin de

notre décor, sur la montagne, dans les neiges, en plein ciel.

Elle avait dû renoncer à un contrat de films, et partir, partir... non pas pour prêter son âme fantasque à un nouveau personnage; non pas même pour en changer, mais, au contraire, pour doter cette âme sans retenue d'une enveloppe moins légère, moins évaporée, plus terrestre.

Et je la retrouve tout à coup à Paris...

solitude, aux penchants des cimes...
Et, parce que je la vois trop sage et un peu triste, j'ai envie de l'embrasser pour les inconnus innombrables qui l'admirent et la regrettent pour tous ceux à qui elle a donné, l'espace d'un éblouissement de film, un peu de son cœur magnifique et sans frein...
Et je prends sa petite main ambrée par le soleil et je lui dis :
— A bientôt, Corinne, notre grande étoile et notre trop frêle petite femme-enfant.
P. H.

Photos N. de Morgall.



Mme Luchoire. — C'est le dernier modèle.
Corinne. — C'est un amour!



Corinne. — C'est là que dort Zette...
Mamour et Pelotte (ensemble). — Nous sommes ses enfants...



— Bonjour Corinne, as-tu bien dormi ?
— Je veux moi-même te préparer ton petit déjeuner.



Bob. — A table, c'est moi qui sers.
Monique. — Fais bonne mesure à Corinne.



Bob (le peintre). — Ne bouge plus, Corinne... "je te croque".



Dans une usine de Berlin, nos vedettes assistent à un spectacle donné aux ouvriers français "L'air de Paris".



A Sans-Souci. De gauche à droite, notre rédacteur en chef P. Heuzé, A. Legrand, Viviane Romance, René Dary et Junie Astor.

A BERLIN

Si l'on admet que la visite des artistes français à une grande usine des environs de Berlin, où travaillent des ouvriers de la région parisienne, fut concertée, on n'a qu'une parcelle de la vérité; car, à priori, on s'installe dans un parti pris et l'on n'a plus l'abandon nécessaire ni les facultés libres pour bien juger de la rencontre spontanée, en plein cœur de Berlin, de Français avec des Français!

Je voudrais vous faire pénétrer avec Préjean, avec Dary, avec Junie Astor, avec Danielle Darrieux dans cette usine. Vous, surtout, qui pensez qu'il s'agit d'une visite de propagande et que, sous cette étiquette, on peut impunément trafiquer des sentiments les plus intimes des êtres.

Moi, je sais bien (je m'excuse pour le moi qui n'intervient ainsi qu'à titre de témoin) que j'ai, dès l'entrée, ressenti un trouble, partagé avec André Legrand, l'intellectuel de notre bande si j'ose dire, par rapport à Viviane Romance qui n'en est que la partie la plus instinctive...

Préjean m'a regardé, et Danielle, qui a l'habitude des ovations, cependant que deux mille ouvriers qui ne les attendaient sûrement pas (on ne se trompe jamais devant l'enthousiasme du peuple, car il n'a pas le même son que la politesse feinte des classes plus prospères)... que deux mille ouvriers, sur l'air des lampions, réclamaient aussi bien à l'un qu'à l'autre: « Une chanson! Une chanson! »

Et c'était bien là « l'air de Paris » tout à coup respiré, en pleine Prusse, au centre de l'Allemagne... Oui, l'air d'Aubervilliers, de Gennevilliers, de Billancourt, brusquement transféré et qui nous enivrait à un degré tel qu'il fallait être dépaycé pour en évaluer la qualité.

Ces deux mille ouvriers, dans le hall d'habitude tout bruisant des élytres des machines, connaissaient la bonne détente, le bon repos des muscles... et s'en donnaient à cœur joie, à plein ciel de France, cependant que, sur une scène improvisée, Marguerite Gilbert, avec d'autres artistes, recréaient avec leurs chants, leurs gestes d'escamotage et leurs équilibres instables, mais finalement assurés, la Patrie absente.

Albert Préjean ne chanta pas, mais quels mots simples, dont vous n'avez pas idée, à vous qui avez pris l'habitude de recevoir vos mots d'ordre des T. S. F., fatalement exagérés... mais quels mots simples Albert trouva, découvrant d'un coup son cœur, notre cœur et le leur, pour parler à ceux de Paris, de Gennevilliers, d'Aubervilliers et de Billancourt!

VI. LE VOYAGE DES ARTISTES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

par Pierre HEUZÉ

eux; mais aussi, quand il est trop tard et qu'elle n'est plus susceptible d'émerveiller leur destinée!

Ce n'est pas en quelques lignes hâtives que je pourrais décrire cette visite, cette réception, nos confidences, nos élans, voire notre intimité soudaine et nos silences et la densité des heures qu'on ne saurait mesurer avec nos médiocrités quotidiennes (que nous avons trop tendance à prendre pour de grandes passions). D'ailleurs, les slogans d'une tapageuse publicité sont encore trop proches de nous! Mais j'en appelle à André Legrand et à Albert Préjean qui me paraissent avoir plus profondément compris que les autres... Je leur demande

Pour les ouvriers français, Albert Préjean parle devant le micro.



de me dire en toute sincérité s'ils ne se sont pas sentis traversés par quelque courant, d'une intensité bouleversante, comme il se produit chaque fois que les hommes, se détachant de leur suffisance, vont, toute âme dehors, à la rencontre des autres hommes!

Ne pas oublier les prisonniers!

C'est le lendemain, en revenant de Potsdam, tout hanté par le souvenir de Frédéric II « hic cinis ubique jama », à un détour de la route, tout près de petits lacs chatoyants qui ressemblaient aux yeux de la mer, que, brusquement, nous nous trouvâmes en contact avec des prisonniers français.

C'était dimanche, et, déjà, aux branches encore nues, émergèrent les premières pointes du printemps...

Nos soldats, comme s'ils se trouvaient en n'importe quelle cité de garnison où l'on épulse le quartier libre, se promenaient à petits pas. Quelle joie, quel bondissement pour aller vers eux!... Et comme ils nous accueillirent... ils nous regardaient, transportés, comme si nous leur apportions tout à coup la France à domicile!

Certains étaient de Paris... René Dary prit des adresses; un autre connaissait le frère d'Albert Préjean; celui-ci habitait dans le même quartier que Junie Astor...

Un indicible moment; dans cette capitale d'Allemagne, nous échangeâmes nos cœurs...

En nous quittant, ils avaient des larmes dans les yeux; et nous, qui avions cette inestimable joie de pouvoir dans quelques jours regagner Paris dont ils rêvaient, nous n'étions pas les moins émus. Ils ne se plaignaient pas et n'étaient pas malheureux; mais ils souffraient de l'absence et ils n'avaient qu'une crainte: être oubliés!

Ne pas oublier les prisonniers! Ne pas oublier les prisonniers!... Longtemps, cette phrase m'a hanté; et je me suis juré, dès mon retour, de vous demander, en leur nom, à vous tous, qui comme moi jouissez de ce don de liberté, de répéter cette phrase, chaque soir, du meilleur de vous-mêmes: Ne pas oublier les prisonniers!

(A suivre.)

DANS L'air de PARIS

Interview! Danielle Darrieux et Viviane Romance s'y prêtent de bonne grâce.



Connaissez-vous



L'HOTEL des 3 VEDETTES

Aux fenêtres de l'Hôtel, Jean Tissier, Tino Rossi et Jean Cocteau et Pépé Daëms.

HOTEL DU BEAUJOLAIS. Tino Rossi a quitté l'appartement qu'il avait retenu dans un grand palace des Champs-Élysées pour aller demeurer au Beaujolais, un petit hôtel du quartier le plus paisible et aussi le plus central de Paris : le Palais-Royal.

Aujourd'hui, des admiratrices font le siège du Palais-Royal. Elles guettent Tino Rossi, elles rencontrent Jean Tissier, locataire de la chambre 7 du Beaujolais. Tissier promène Raffy et Didy, ses deux petits chiens blancs qui, dit-il, lui ont toujours porté bonheur.

— Monsieur Tissier, vous n'avez pas vu Tino Rossi ?

Jean Tissier, en col rose, veston de flanelle claire et chapeau en arrière du front, dédicace des photographies. Là-dessus, il disparaît dans le Palais-Royal, illuminé de poésie printanière.

Et les dames à la poursuite de Tino se dissimulent à nouveau derrière les arcades du jardin.

Au Beaujolais, un voyageur boucle ses valises et bourre sa pipe: Jean Giono. Il croise Mme Grétilat mère, toujours matinale.

Jean Giono raconte à Georgette Tissier, la femme de Jean Tissier, des histoires de Provence, qui fleurissent bon le laurier et la lavande. L'auteur de *Coltine*, lui, signe des livres.

Tino Rossi et Jean Tissier téléphonent ensemble sous les yeux de Mme Colette, directrice de l'hôtel ; elle est aussi célèbre au Palais-Royal que son célèbre homonyme, la grande "homme de lettres".



Où Balzac jouait au pharaon... Tino Rossi a cherché refuge

La chambre de Tino Rossi contient une étonnante cheminée dédiée à Lucullus et classée monument historique



Tissier et Cocteau disent bonjour à Colette qui est leur voisine.

Personnellement, il ne sait que répondre aux dames qui s'inquiètent de Tino Rossi.

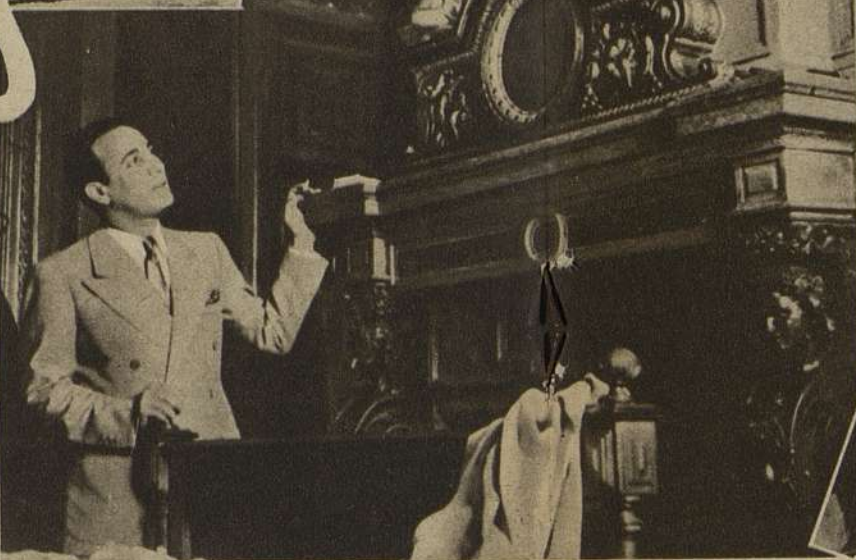
Un couple se blottit dans un vélo taxi qu'une femme de chambre vient de quérir. Les mêmes dames, éblouies devant une si considérable maisonnée de personnalités, répètent deux noms du jeune théâtre qui font aussi un couple de la vie courante : Jacqueline Porel et François Périer.

Mais ceux-là déménagent. Le taxi-brouette s'éloigne, cahin-caha, comme une chanson rajeunie d'Yvette Guilbert.

Mais, dans l'escalier de l'hôtel, Pépé Daëms, une toute jeune danseuse acrobatique de l'A. B. C., descend l'escalier sur les mains. Entraînement quotidien du music-hall. Les femmes de chambre, qui portent les petits déjeuners, s'étonnent des cabrioles d'une cliente extraordinaire. Bon.

Là-haut, sur un phono, tourne une romance du chanteur bien-aimé. Pour l'ambiance.

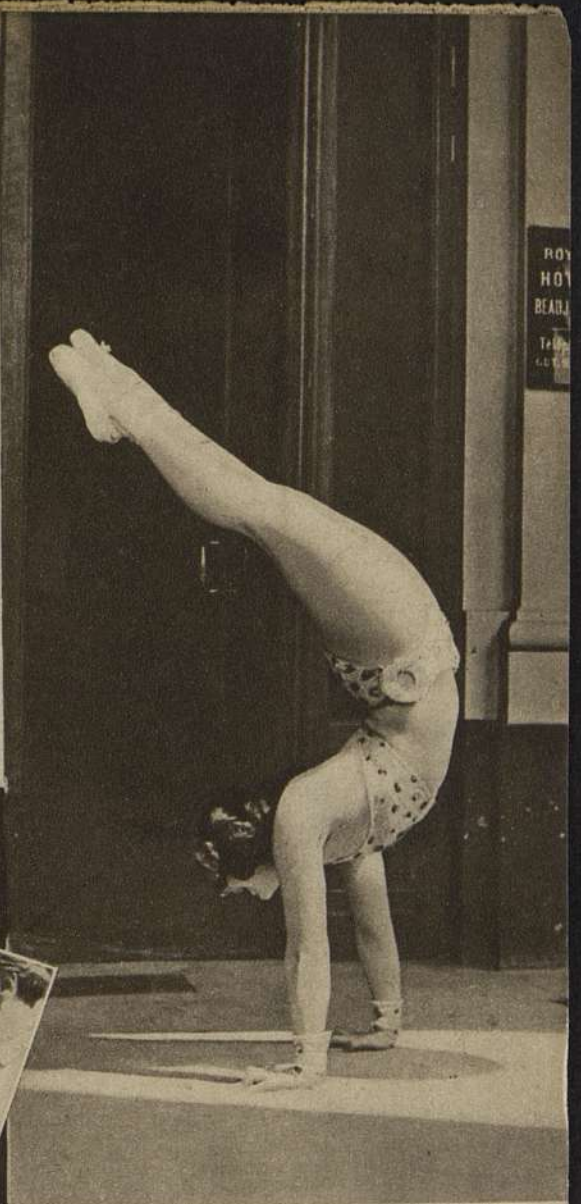
Colette est connue de tous les chats du Palais-Royal. Moulou, le chien de Jean Marais, se fait porter comme un enfant par Cocteau.



Tino Rossi a offert le champagne à ses amis dans le petit salon de l'hôtel. Ensuite Jean Tissier part en week-end escorté de Tino Rossi, Jean Cocteau et Moulou, le chien de Jean Marais.



Photos Mangeot.



Une danseuse acrobatique de l'A. B. C., Pépé Daëms qui a fait, à 19 ans, deux fois le tour du monde, habite aussi l'hôtel et répète son numéro sous les arcades du Palais-Royal.

Vers onze heures, au Beaujolais, c'est l'heure des petites visites entre gens du quartier.

Jean Cocteau, célébrité de la rue Montpensier, suivi de Moulou, le chien de Jean Marais, vient lire les journaux avec Jean Tissier. Comme le reste du monde est loin de la rue Vide-Gousset !

Les fenêtres de Mme Colette sont voisines de celles du Beaujolais et touchent celles de Mony Dalmès, sociétaire de la Comédie-Française. Tino Rossi apparaît un instant, une jeune fille applaudit derrière un bosquet fleuri... Le beau chanteur corse s'incline vers Claudine. Mais Colette a disparu déjà. Son médecin de famille l'attend pour ses piqûres quotidiennes. Ce matin, Georgette Tissier vient de lui porter, au saut du lit, un foulard admirable — une impression originale en satin — décoré des visages de six petits chats contents, naïfs, devant des bols de lait en peinture lumineuse.

Le disque de romance tourne sur le dernier sillon et répète indéfiniment la même mesure. Tino Rossi et l'un de ses amis corses, Achille de Susini, venu jusqu'à Paris pour veiller à la régularité de son existence, sortent de leurs bains. Tino, chambre 8, voit Jean Tissier, chambre 7. Tino cherche un veston gris-perle et cravate blanche. Par politesse.

Quelle journée ! Le percepteur lui demande un million de francs et six millions d'adoratrices réclament un sourire.

Voir la suite pages 14-15.



La Danse avec l'Empereur

C'est un film en deux parties. La première et la seconde, dirait un humoriste. La première, qui se passe en Transylvanie, est adorable, gracieuse, spirituelle. La seconde est moins légère, moins fine, moins charmante, mais n'est cependant pas complètement dénuée d'attraits. La scène au cours de laquelle l'aide de camp surprend l'empereur en train de lutiner celle qu'il aime est la grande responsable de la faiblesse de cette deuxième partie.

Mais il y a autre chose. Lorsque l'on présente deux hommes convoitant la même femme, il est nécessaire, dans une œuvre de ce genre, qui se rapproche davantage de l'opérette que de la comédie et où les sentiments sont simples, mais honnêtes, que l'un des deux prétendants soit un traître, un méchant ou un niais. Lorsque les deux hommes sont également sympathiques, aucun d'eux ne l'est suffisamment pour pouvoir triompher à la satisfaction générale. Leur amour nous étant cher au même titre, la réussite de l'un est



L'empereur Joseph II. Maria Elis est une remarquable impératrice, et Lucie Englisch une délicieuse soubrette. A louer également Hilde de Stolz, Hans Leibelt, Rudolf Carl et Marta Mayen.

Et puisqu'il s'agit d'une opérette, n'oublions pas de chanter la louange de la musique de Franz Grothe et des ballets réglés par Sabine Röss.

Didier DAIX.

Marika Röck apporte au film de Jacoby son charme incomparable.

Photos U. F. A. A. C. E.

diminuée dans le cœur du spectateur par la déception de l'autre.

Ceci dit, à l'égard du scénario de Géza de Bolvary qui oppose dans le cœur d'une jolie baronne provinciale l'empereur d'Autriche à son aide de camp, mais qui, par ailleurs, contient bien des merveilles, situations piquantes, traits charmants, répliques efficaces, en dépit du doublage et trouvailles heureuses. La mise en scène, par contre, est irréprochable. Elle est fastueuse quand il le faut, intime quand c'est nécessaire, toujours ingénieuse et de bon goût. Georges Jacoby est un metteur en scène de confiance. Il connaît son affaire et il le fait bien voir. Sa variété d'expression lui permet aussi bien de fixer la grâce et la finesse d'un flirt qui finit bien que de traduire les sentiments d'un grand amour, de faire danser une fête villageoise que de déployer les fastes d'un bal à la cour d'Autriche.

L'interprétation de la *Danse avec l'Empereur* est dominée par Marika Röck, qui est la joie du cœur. Elle chante, elle danse, elle joue la comédie, elle tourbillonne parmi les feux de joie ou aux bras de l'empereur, avec un égal bonheur. La finesse de son visage et de son corps souple et gracieux rejoint la finesse de son talent. L'ardeur de sa danse rejoint l'ardeur de ses sentiments et sa voix a la pureté de ses yeux clairs et de son sourire. Elle est tout esprit, tout amour, toute fraîcheur, toute pudeur et elle éclaire le film de son rayonnement. Sans elle, cette *Danse avec l'Empereur* ne serait plus peut-être qu'un flirt avec l'empereur.

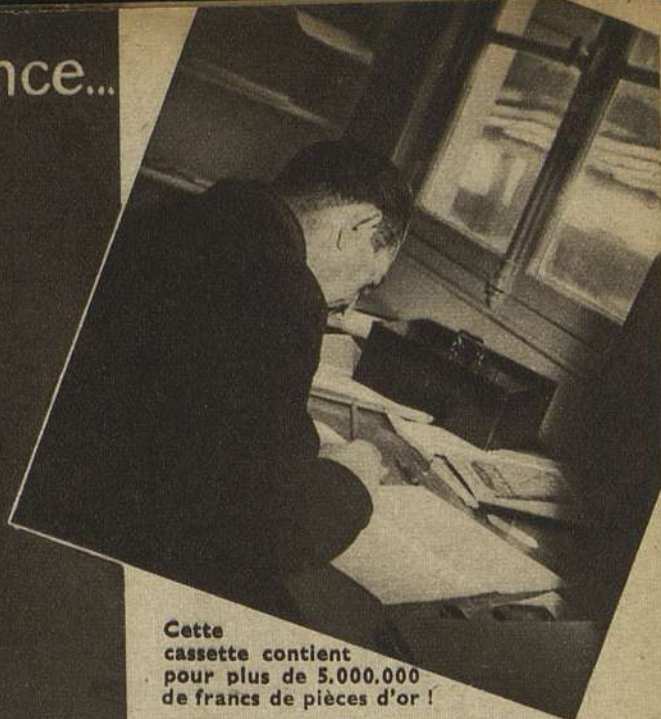
A ses côtés, Wolf Albach-Retty déploie une séduction mâle et vigoureuse, et Axel de Ambesser une finesse précieuse, un charme de grand seigneur, une ironie princière qui vont bien à



Dans le plus petit Studio de France...



On tourne dans le plus petit studio du monde. Ses dimensions ne dépassent pas celles d'une pièce ordinaire. Aussi, faut-il laisser la porte ouverte pour avoir le recul nécessaire !



Cette cassette contient pour plus de 5.000.000 de francs de pièces d'or !

réaliser un film culturel sur les monnaies de France. Ce film fait partie du programme que nous avons présenté à la vice-présidence du Conseil, sous le titre « Découverte de la France ». Cette idée n'ayant pas été adoptée, comme nous l'espérions, par plusieurs maisons de films culturels, nous avons décidé, mes camarades de la Maîtrise artisanale et moi-même de nous attacher à cette œuvre, « Découverte de la France ».

« Déjà, nous avons réalisé deux films. L'un sur les cloches de France (film au cours duquel

On a brûlé un assignat

NOUS avons visité, par le plus grand des hasards, le plus petit des studios de France.

Une simple pièce de 16 mètres carrés encombrée par des spots, une caméra. Sur une table, une grande vasque remplie de terre, sur laquelle un assistant s'évertue à faire tomber d'aplomb une hache de l'époque gallo-romaine.

— Qu'est-ce tout ceci ? demandons-nous à M. Léo Joannon, qui dirigeait la réalisation.

— Eh bien ! voici. Nous sommes en train de

on a fondu spécialement pour nous, une cloche de deux tonnes. Depuis, cette cloche a été recassée), et « Orgues de France », qui sera pour les spectateurs l'histoire de l'orgue depuis sa naissance.

« Pour notre film « Monnaies de France », que nous réalisons actuellement, nous avons réuni une collection unique au monde de pièces anciennes qui nous ont été assurées pour la somme de trois cent mille francs.

Là-dessus, Léo Joannon s'éloigne pour reprendre son travail.

(Photos N. de Morgoli.)



Au temps de l'inflation... Ce personnage désinvolte allume sa pipe avec un assignat.



L'ancêtre de la monnaie : la hache de l'âge de pierre qui était à l'époque... monnaie d'échange.



Quelques pièces d'or d'un temps révolu : 500.000 francs dans le creux de la main.

GILBERT GIL et GEORGES ROLLIN

en sont venus aux mains...

QUAND elle était pauvre, vous la dédaigniez. Aujourd'hui qu'elle est riche, c'est l'amour de votre vie, hein !

La voix de Gilbert Gil claque comme un coup de fouet. Elle devient mordante et insulte l'amour de Georges Rollin pour Alice Field.

Les deux artistes sont l'un en face de l'autre dans une attitude menaçante. La violence des mots va céder à la violence des coups. Georges Rollin, au comble de la fureur, attaque le premier. Il lance son poing. Gilbert Gil l'esquive. Maintenant, ils s'étreignent avec rage et roulent au sol. On entend leur respiration rapide et rauque... Déjà, la sueur perle sur leur front.

À une fenêtre des décors apparaissent Maï Bill et Yves Furet, de la Comédie-Française.

— Ils sont fous, s'écrient-ils.

Yves Furet saute par la fenêtre, pour les séparer, se tord le pied, s'approche quand même, reçoit quelques coups, est rejeté en arrière.

Pierre Renoir arrive à la rescousse, suivi d'Huguette Duflot...

Les adversaires se séparent enfin et se relèvent. Gilbert Gil a l'œil au beurre noir, Georges Rollin la lèvre fendue.

Pendant tout le temps de la bagarre, six personnes ont gardé leur sang-froid : Marguerite Deval, René Génin, Marguerite Ducouret, Philippe Richard, la petite Monique Dubois, qui se trouvaient hors du champ des projecteurs, et J. Daniel Norman, le metteur en scène.

Ce dernier a la mine satisfaite.

— Allons, les enfants, dit-il en s'approchant des deux jeunes coqs qui reprennent leur souffle... C'est bien.

Il est le seul à les féliciter de s'être battus comme des collégiens. Et, aussitôt, les traits de ceux qui ont pris part à cette scène bruyante se détendent.



dans LA LOI DU

PRINTEMPS

Il ne s'agissait, en effet, que d'une scène de la « Loi du Printemps ». La personne qui pouvait montrer le plus de satisfaction à son issue ne pouvait être que le producteur. C'est pourquoi M. Camille Tramichel était le seul à sourire...

Mais, bientôt, la contagion du sourire se répandit et gagna toutes les vedettes présentes de la « Loi du Printemps ».

Avec un tel titre, ce film ne peut que bien finir.

Gérard FRANCE.

(Photos S. P. C.)

Quelques interprètes de la « Loi du Printemps » : Huguette Duflot, Yves Furet, Maï Bill, Pierre Renoir et Georges Rollin.



Yves Furet n'a pas le sourire... Quel malheur vient-il de lui arriver ?

Production S. P. C. distribué par Consortium.

On reparle de MOLIÈRE

dont la vie agitée fut un vrai scénario

On a parlé beaucoup du grand projet de réalisation d'un film sur la vie de Molière.

Robert-Paul Dagan, qui travaille depuis plusieurs années au scénario d'un film inspiré du livre de Dussanne, « Un comédien nommé Molière », nous dit ici les raisons qui l'ont amené à ce projet grandiose dont Marcel L'Herbier entreprendra bientôt la réalisation.

Quelle résurrection !... Les plus grands noms des arts, des lettres, du théâtre, du cinéma et de la musique collaborent à cette résurrection prestigieuse de notre histoire. Les châteaux et les jardins de France prêteront leur architecture et leur parure à cette évocation somptueuse. Toute la France d'aujourd'hui pour montrer au monde la France de toujours !... Molière, né sous le ciel de France, ne pourra revivre que sous notre ciel.

Robert-Paul DAGAN.



Molière, aux yeux de tous, est tout une époque, et quelle époque !... Louis XIV, Versailles, le grand siècle...

Molière, c'est l'esprit de la France éternelle. Esprit d'art, de littérature, de liberté, esprit français... Un curieux homme, au demeurant, que ce Poquelin, dont la vie agitée, parfois tragique, fut un véritable « scénario ».

COMMENT R. PÉGUY relie le passé à l'avenir

Il fut le premier à employer des jeunes. Au temps du muet, il fut le fin réalisateur auquel on doit *Nine* ou *la Jeune Fille au Masque*, *Le Crime de Monique Ruffat* avec Y. Andreyor, *Le Vol* avec C. Vanel, *Six cent mille*

qu'on ne le respecte pas. Le compositeur devrait être un des premiers collaborateurs du réalisateur. Or c'est la dernière personne que l'on convoque... Il assiste à deux ou trois projections du film pour lequel il va écrire. Puis on

francs par mois avec Nicolas Koline, et *Muche* qui eut un si grand succès. En parlant, il réalisa *Ma petite Marquise* avec la petite Jacotte, *M. Breloque* a disparu, un film policier avec L. Baroux, *Grand-Père* où il réunit une cinquantaine de petites filles autour de Larquey et Josseline Gaël. Ce fut enfin *Notre-Dame de la Mousse*, ce film tiré de la magnifique pièce de Grégoire Leclerc avec François Rozet, G. Rollin et O. Joyeux. Il vient de terminer *Papa* qui, depuis, se nomme *Dernière Aventure*.

le presse, on le bouscule et, en quelques jours, il doit bâcler sa composition. C'est ridicule et maladroit, pourquoi ne pas envisager, dès la préparation du film, la collaboration du compositeur.

Robert Péguy se penche là sur des problèmes essentiels, mais en souriant il veut bien nous parler de ses projets :

« Je vais bientôt tourner *Les Ailes Blanches*, d'après un scénario dont je suis l'auteur.

Nous l'interrogeons : — A l'heure où le cinéma français se trouve à un tournant décisif, qu'en pensez-vous ?

« En quelques mois j'ai vu sur nos écrans quelques œuvres d'une haute tenue artistique comme *Le Dernier des Six* et quelques autres. Cela me rend optimiste pour l'avenir.

« Je souhaiterais cependant que les producteurs et distributeurs accordassent plus souvent leur chance à de jeunes artistes. Jadis, un des nôtres a lancé l'idée d'un conservatoire. C'est dommage que cette idée ait été abandonnée.

« Mais ceci ne doit pas nous faire oublier les jeunes techniciens (car quoi qu'en disent certains auteurs metteurs en scène... la technique existe et s'apprend). Assistants, réalisateurs, opérateurs, décorateurs, ingénieurs du son, maquilleurs, etc., ceux-là qui demain remplaceront leurs aînés, qu'on leur accorde la place due à leur ardeur, à leur foi en notre art.

« Donnons plus de place aux scénarii originaux. Que diable, le cinéma est devenu majeur. Il doit avoir sa propre littérature. Les auteurs devraient y penser... et les producteurs... oser.

« En vérité, on néglige cet art admirable qu'est la musique. Je dirai même

aux studios de Joinville. Régie : S. boys et Pauly.

Jack FORS.

On dit que...

- D'après nature ou presque... pièce policière de Michel Arnaud, continue avec succès sa carrière au Théâtre des Mathurins-Rideau de Paris (Marcel Herrand et Jean Marchat).
- Christian Jacque vient de partir pour Rome où il doit tourner les intérieurs de *Carmon*, avec Viviane Romance et Jean Marais.
- Un nouveau scénario de Pierre Véry, *Madame et le Mort*, sera prochainement réalisé par Louis Daquin qui a fait d'excellents débuts dans la mise en scène avec *Nous, les Gosses*.
- Michèle Alfa, René Lefèvre, René Dary et Pierre Renoir seront les principaux interprètes de *A la Belle Frégate* dont Charles Spaak a écrit le scénario.
- La *Grande espérance* dont la réalisation devait commencer au printemps, serait à nouveau remise à une date indéterminée.
- Nous verrons bientôt *Matins de France*, un nouveau film de Louis Cuny, l'auteur de l'excellent *Rouen*, naissance d'une cité.

UN MATCH QU'ON NE REVERRA PAS

ANGELMAN et THIERRY

se rencontrent devant la caméra

On tourne chez les boxeurs... La salle de répétition de l'Avia-Club est en effervescence. On tourne en rond. On tourne, on se détourne. On se retourne. On s'entourne. L'apparition de la caméra et des projecteurs au milieu de champions à moitié nus a provoqué

Cerdan est là, dit-on. Mais son manager s'oppose à le laisser paraître devant l'objectif. Il ne veut pas en faire une vedette de cinéma. Ce serait nuisible à sa forme. Sinon à sa forme, à son manager... Sinon à son manager, à son remplaçant.



Photo N. de Morgoli. Angelman et Thierry sur le ring d'entraînement.

Les DISQUES

Dans les voluptés d'une pensée musicale

Parmi les compositeurs d'aujourd'hui, Marcel Delannoy est un de ceux qui a su, tout en continuant la chaîne musicale, dégager peu à peu sa personnalité. Et, si on le sent fortement influencé par Claude Debussy et les meilleurs, parmi les Russes d'hier, comme Stravinsky, si on retrouve en lui des reminiscences de Ravel, du moins, il a modelé sur cette cire invisible qu'est l'harmonie, des figures qui appartiennent bien à notre époque ; son mode d'expression, ses coups d'archets sont bien le prolongement de nos réactions en face de notre monde turbulent, hâtif, mécanique. Mais la musique est toujours pour lui, comme pour ceux qui sont venus avant lui, en définitive une évasion. Les paysages futurs nous sont finalement promis où nous devons tout au bout, et idéalement, réagréger notre âme.

Nous ne saurions donc trop désirer de bons enregistrements de nos musiciens vivants, surtout quand ils sont doués, et que sans aucune vaticination, on peut être assuré que leur empreinte, après nous, demeurera gravée.

Voici aujourd'hui la *Sérénade concertante* (1) que des amateurs inexercés n'accepteront pas d'embêter... Une musique, surtout quand elle apporte des paroles nouvelles, est toujours une question plus ou moins d'adaptation, j'écrirai d'intoxication si je n'avais crainte qu'on outrât ma pensée.

Pour notre part, moins que l'*Allegro*, l'*Andante* nous séduit davantage parce qu'il y passe des mélancoliques crépusculaires et qu'on y respire comme un voluptueux parfum de fleurs coupées... Le *Capriccio* nous rend les fastes de notre monde moderne, non pas en fessons ou en arabesques, mais dans une richesse verbale d'expressions qui nous prouve qu'on ne doit jamais désespérer d'une civilisation, même quand on le redoute sur son déclin.

Mais plus que la *Sérénade concertante*, qui est un sinuex voyage, comment ne pas aimer l'enregistrement de la *Pantoufle de vair*. Je m'en suis imprégné toute une après-midi de soleil et de printemps pacifique parmi les lilas de mon jardin... J'ai transposé son motif et toujours je n'y ai trouvé qu'un émerveillement neuf, comme celui que j'ai ressenti, au seuil de mon adolescence, quand j'ai entendu pour la première fois le *Boléro* de Ravel. Les phrases de la *Pantoufle de vair* se superposent, se chevauchent, s'entrecroisent ; il y a ça et là quatre notes qui naissent avec la spontanéité d'un paysage quand on voyage ; il y a le battement lancinant des tambours, avec l'ironie nonchalante d'un saxo ; il y a toutes nos voix intérieures qui s'élevaient peu à peu et dominent tout à coup la pulsation de notre monde à la fois désaccordé et envoiement.

P. H.

une véritable panique ? On se demande comment le jeune metteur en scène Ganier-Raymond pourra sortir de ce brouhaha un documentaire sur la boxe !

Sa tâche ne paraît pas aisée. Il doit en appeler à toute la puissance de sa volonté pour ne pas perdre de vue qu'il est venu ici pour tourner un film. A la moindre seconde d'inattention, il serait entraîné dans la corrida et tomberait K. O. aux pieds d'un des puissants athlètes. Car on se bat autour de lui sans plus se soucier de sa présence que de celle de ses appareils de prises de vues. Les bras se tendent, se détendent. Les poings volent. C'est une danse furieuse qui fait ruisseler la sueur et rôler les gorges.

Ganier-Raymond cherche une proie : un champion à l'entraînement...

Mais voici venir l'ex-champion du monde Angelman, aujourd'hui champion de France poids coq et Thierry, champion de France poids léger. Ils montent sur le ring. Ils s'entraînent. Le spectacle en vaut la peine. On ne verra jamais en public le match Angelman-Thierry. Les coups sont rapides, presque délicats. C'est vraiment beau à voir. La caméra tourne. Ganier-Raymond a le sourire...

Pour un premier tour de manivelle, c'est un succès. Tout à l'heure, on se serait jeté par la fenêtre. Maintenant l'espoir renait. Le film ne manquera pas d'intérêt.

L'entraînement dans tous les coins de la salle n'a pas cessé... Personne n'a été distrait... Les cinéastes tournent. Les boxeurs boxent. Ainsi va le monde.

Jean RENALD.

Notre Courrier

En raison de l'abondance du courrier, il ne sera répondu que contre la somme de 2 francs en timbres-poste.

Une fidèle lectrice de « Ciné-Mondial ». — Vous avez bien raison, mademoiselle, continuez dans cette voie, nous ne ferons que vous approuver. Les récits des films que vous nous citez existent certainement dans la collection du *Film Complet*. Vous avez dû voir, maintenant, *Fièvres* sur nos écrans.

Désireuse de faire du cinéma. — Ce n'est pas une mauvaise idée, mais beaucoup l'ont eue. Vous me dites que vous savez que Gaston Allain est un très chic type, qu'il est très gracieux, qu'il a beaucoup de talent, et vous ajoutez : « Mais qu'est-il réellement ? » Tout cela, n'en doutez pas ! Le prénom du chanteur sans Nom n'est pas Christian, mais Rolland.

Cœur délaissé. — Pauvre petit cœur, il ne restera pas longtemps dans cette triste solitude. Nous ne remplaçons aucun journal et il m'est absolument impossible de vous répondre au sujet de la disparition du confrère que vous me citez. Nous n'avons pas fait d'almanach de *Ciné-Mondial* car le papier étant assez difficile à trouver, nous avons préféré vous donner votre journal toutes les semaines. Oui, Zarah Leander est mariée avec un metteur en scène allemand. L'artiste que vous avez admirée dans *Le Maître de Poste* est

Hilde Krahl. Vous l'avez vue également dans *Les Joux Locataires* et vous la reverrez bientôt dans *Les Comédiens*, de Pabst. Il nous est absolument impossible de parler, ni même de publier la photo de l'artiste que vous nommez, car elle n'est pas actuellement en France.

Connaissez-vous l'hôtel des 3 vedettes

(Suite des pages 8-9).

Mais il reste à la cave un peu d'eau minérale. Colette, Jean Cocteau, Tino Rossi, les époux Tissier et Pépé Daëms, l'acrobate de la chambre 28, l'évent un toast d'eau de Badoit. Au Beaujolais ! C'est un comble.

Dernière nouvelle : Serge Lifar, à son tour, vient de retenir une chambre : la chambre 10.

Dans ces vieux murs — monuments historiques — où, jadis, Balzac et Rastignac venaient jouer au « pharaon », sous les lustres et les fresques d'opéra, gentiment vieillottes, près de la statue de Lucullus, cet empereur de la gourmandise demeuré là, malgré les circonstances et les restrictions et, principal ornement de la chambre 8, celle de Tino Rossi, les grandes vedettes d'une époque songent un instant à tout un passé de fête qui les toise du haut de ses lambris dorés.

On se sépare. Mais on se retrouvera ce soir pour bavarder entre amis, derrière les rideaux de soie, après le couvre-feu, qui ne change rien à l'éternelle vie parisienne.

Jean MONFISSE et Pierre LHOSTE.

Le Coin...

Cette semaine, au Studio : Buttes-Chaumont : *A la Belle Frégate*. Réal. : A. Valentin. Régina. Haut le Vent. Réal. : J. de Baroncelli. Régie : Genty. Minerva. Neully : *Mariage d'amour*. Réal. : H. Decoin. Continental. Billancourt : *La fausse maîtresse*. Réal. : A. Cayatte. Continental. St-Maurice : *Femme de bonne volonté*. Réal. : M. Gleize. Régie : Daniel. G. F. C. Epinay. L'homme qui joue avec le feu. Réal. : J. de Limur. Régie : Hérold. Ind. Ciné. Photosonor : *Huit hommes dans un château*. Réal. : R. Pottier. Régie : Tony Brouquié. On prépare : Les affaires sont les affaires. Une des nombreuses réalisations de J. Dréville, se fera au début de juin au studio François-1^{er}. La régie de ce film se fera par le paritaire 27, place de la Madeleine. Les visiteurs du soir. Ce film de M. Carné sera tourné après ses extérieurs

...du Figurant

(1) La Voix de son Maître.

Ciné.



Une exclusivité CINÉ-MONDIAL :
Corinne LUCHAIRE
à Paris.

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

Corinne Luchoire
est venue à Paris
avec le printemps.
Les lecteurs qui
nous ont demandé
de ses nouvelles
en trouveront en
pages 4 et 5.

Photo Harcourt.

N° 38 - 15 Mai 1942

